

À Figaro

Guy de Maupassant



Gil Blas, Gil Blas du 24 novembre 1881, Paris, 1881

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

À FIGARO

C'est à toi, barbier, que je m'adresse.

Tu vieillis donc, raseur illustre, et tes clients te trouvent la main lourde ! Se seraient-ils plaints d'être trop rasés, ou mal rasés ? Auraient-ils menacé de quitter ta maison pour aller se faire barbifier chez le merlan voisin par des mains plus agiles et plus jeunes ? Tes antiques et solennels raseurs ont donc perdu la confiance de ce que tu appelles élégamment le « high life » ? S'il n'en est point ainsi, pourquoi cet écriteau pendu depuis trois jours devant ta porte : « On demande des apprentis qui seront payés à l'égal du patron » ?

En d'autres termes, en termes moins imagés, le *Figaro* demande du renfort. Voilà une nouvelle qui ne nous surprend pas, mais qui étonnera bien des gens.

Il est tout naturel, d'ailleurs, qu'un journal aussi parisien que le *Figaro* cherche à renouveler ses cadres : la façon dont il s'y prend est plus anormale, et le boniment destiné à engluer les rédacteurs nouveaux me paraît être un chef-d'œuvre de malice. C'est donc plein d'une admiration sincère pour ce morceau que je vais chercher à en découvrir les intentions secrètes.

Je note l'aveu du début : « Nous n'apprendrons certainement rien à nos lecteurs en leur avouant que la politique a un peu trop envahi le *Figaro* ; et nous leur ferons probablement plaisir en leur annonçant que nous sommes décidés à donner une plus grande place à la littérature et à la fantaisie. »

Donc la politique endormait tes lecteurs, ô *Figaro*, et une inquiétude t'a saisi. Alors tu as pensé à la littérature qui ne s'y attendait guère. Merci pour elle, maître.

Je continue à citer : « D'autre part, nous avons la prétention de rendre au besoin inutile pour notre public la lecture d'un autre journal que le *Figaro*. » Ah ! ah ! on se met donc à en lire d'autres dans le *high life* !

Mais, voici le filet qui se tend, écoutez : « Les auteurs ne manquent pas sur le pavé de Paris, et, sans compter nos excellents collaborateurs, nous connaissons mainte porte où frapper pour obtenir ce que nous voulions. Mais, d'une part, les démarches personnelles que nous pourrions faire sont forcément limitées, et, d'autre part, on ne sait peut-être pas suffisamment dans le monde des lettres que les portes du *Figaro* sont toutes grandes ouvertes, que l'esprit de coterie et d'exclusion y est complètement inconnu, et qu'enfin les successeurs de M. de Villemessant entendent rester fidèles aux traditions d'hospitalité envers les nouveaux venus qui ont toujours existé dans cette maison. »

Suivent les conditions d'un concours de chroniqueurs, cotés ou non cotés.

Parfait ! Mais je commence par protester. Les auteurs ne sont pas tant que ça sur le pavé, barbier, et j'espère qu'ils te le feront voir, ta plume a souvent des écarts.

Ainsi Paris est plein d'auteurs de talent que *Figaro* connaît, qu'il voudrait bien avoir dans ses rangs, mais qu'il n'ose solliciter. Pourquoi ? On dira : « Il se trouve peut-être parmi les inconnus des chroniqueurs de grand mérite. Un concours peut les mettre en lumière et ouvrir les portes du journalisme à de jeunes écrivains vraiment remarquables. »

Ce n'est pas là ton calcul, barbier malin. Comme tous les autres journaux de Paris, tu reçois chaque jour des ballots de manuscrits. Si tu les lis, tu sais ce qu'ils valent. Si tu ne les lis pas, tu demeures inexcusable. Mais tu les lis. Ton concours ne fera point jaillir un chroniqueur de génie ; et tu le sais. Les mêmes Ignorés doubleront leurs envois ; les concierges, les cochers de fiacre, les garçons épiciers, les calicots, les sergents de ville voudront bien concourir pour décrocher la timbale ; tu seras inondé de papier noirci, de prose équivalente à celle dont tes lecteurs ne veulent plus. Mais tu t'es dit ceci : « En dehors de M. Albert Wolff, qui est et demeure un des plus spirituels journalistes de notre époque, je n'ai personne, personne. Or, voici que des journaux voisins ont trouvé et su garder tout un bataillon de chroniqueurs qui ont du talent, des succès, qui font augmenter la vente ; si je pouvais en souffler deux ou trois à mes confrères, je n'en serais point fâché. »

Comme ces gens se trouvent bien dans les journaux qui les ont amicalement accueillis, comme ils gagnent de l'argent et comme ils sont retenus par des traités, tu as imaginé le coup du concours avec un prix de cinq cents francs. Ne voilà-t-il pas la ficelle, madré racoleur ?



Maintenant, c'est à vous, mes confrères, que je m'adresse. Puisque le *Figaro* connaît vos portes, que n'y va-t-il frapper ? S'il venait vous dire : « Monsieur, je vous apprécie. Je vous offre un traité d'un an dans les conditions suivantes... » — Alors, moi, je vous crierais : « Acceptez, acceptez ! Le *Figaro* reste encore le plus répandu des journaux ; sa publicité est la meilleure, etc., etc. »

Mais le procédé qu'il emploie aujourd'hui me paraît outrageusement attentatoire à la dignité des hommes de lettres, infiniment injurieux pour eux, et humiliant aussi. Je proteste.

Il connaît vos noms et vos demeures, dit-il, et il se contente de mettre cinq cents francs au bout d'un bâton, en criant : « Au plus souple ! » — Et vous allez sauter, caniches. Vous allez vous mettre sur les rangs avec toute la bohème de lettres, avec tous les écrivailleurs d'occasion, tous les ratés, tous les bâtards de la plume qui courent le monde.

Et puis, ce n'est pas tout. Relisez le boniment qui vous invite au concours. — Quant à moi,

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

... « On ne sait pas suffisamment dans le monde des lettres que les portes du *Figaro* sont toutes grandes ouvertes, que l'esprit de coterie et d'exclusion y est complètement inconnu. »

— Non, on ne le sait pas suffisamment. Et l'on connaît trop, par surcroît, les habitudes du lieu.

Oui, les portes sont ouvertes, toujours grandes ouvertes, car on vous invite à sortir avec autant de bonne grâce qu'on vous avait prié d'entrer, nous le savons. C'est une maison où l'on passe (sans allusions malhonnêtes), ce n'est point une maison où l'on reste.

Le *Figaro* manque de rédacteurs ! Que n'a-t-il su garder About, que n'a-t-il su garder Sarcey, que n'a-t-il su garder Vallès, Rochefort, Zola, Lockroy, Montjoyeux, Scholl, Chapron et bien d'autres qui ont traversé ses colonnes et qui sont aujourd'hui les maîtres du journalisme français !

About, Montjoyeux, Scholl et Chapron n'avaient-ils pas d'esprit pour la boutique du barbier ?

Quand un journal laisse partir de tels rédacteurs, tant pis pour lui ! Cela indique que l'on n'y peut rester, « bien que l'esprit de coterie et d'exclusion y soit complètement inconnu ».

Albert Wolff lui-même, la colonne de l'édifice, n'a-t-il pas été plusieurs fois contraint de l'abandonner ?

Et nunc erudimini.



À toi, barbier. Tu dis : « Ici est intervenu le vieux démon du *Figaro* qui nous a soufflé à l'oreille que, depuis longtemps, nous n'avions rien fait pour chatouiller l'épiderme de la curiosité publique... »

Oh ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites

Que j'aime ce « vieux démon qui t'a soufflé à l'oreille !... » Et : « chatouiller l'épiderme de la curiosité publique ! »

On se sent à ces mots jusques au fond de l'âme

Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

.....
Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse !

Et tu ajoutes, farceur... « pour donner à nos ennemis un prétexte à nous attaquer ». Parbleu ! ainsi qu'on donne aux gendarmes un prétexte à monter à cheval, comme tu l'as prévu, matois !

Arrivons au concours.

Donc tu crois que tous les écrivains connus, tous les écrivains de réputation, tous les écrivains de valoir, abdiquant toute fierté légitime, toute dignité littéraire, vont se jeter éperdument sur leur plume, confectionner un morceau quelconque de *quatre à cinq cents* lignes, et le faire porter incontinent rue Drouot pour être soumis au *Jury d'honneur de lettres* qui va siéger dans ton logis !

Or, parlons-en, du jury d'honneur.

La plus belle fille du monde (c'est connu) ne peut donner que ce qu'elle a. Le *Figaro* non plus.

Nous allons donc lire quelque jour la composition de ce tribunal : Président M. Saint-Genest ; membre, M. Ignotus ; secrétaire, M. Prével. — V'lan !

M. Saint-Genest est, paraît-il, un charmant homme, mais il n'est pas un écrivain. Devant la gueule d'un canon ou devant celle des lions à qui l'on jetait les martyrs chrétiens, au pied de la guillotine ou du gibet, en face des plus affreux engins de torture, bravant les supplices et la mort, je ne cesserai point de proclamer cette vérité : M. Saint-Genest n'est pas un écrivain.

Mon opinion reste exactement la même touchant M. Ignotus et M. Prével.

Et je t'enverrais de la COPIE ! mais c'est grave, cela ! Songez donc ; si j'étais rejeté par ce tribunal, quelle dérision ! Et si j'étais couronné, quelle humiliation !

*

Ce n'est pas tout encore. Tu dis : « L'article primé sera payé *cinq cents francs* ! » Bigre ! c'est beau cela : et je te parierais Armand Silvestre contre Saint-Genest (avec la certitude de ne pas perdre, sans quoi je ne ferais point cette folie) qu'il y a déjà sous les toits de Paris plus de six cents chroniques paraphées à ton adresse. Cinq cents francs ! ! ! Oh ! — Mais réfléchissons un peu. Je voudrais savoir si M. Wolff, par exemple, est payé par toi cinq cents francs l'article ? Si oui, comment cet écrivain accepterait-il l'égalité avec le premier venu ? — Si non, à plus forte raison, comment supporterait-il l'infériorité où tu le placerais ? Diable, cela est compliqué. Je vais relire ton prospectus. Tiens, parbleu, je trouve ceci : « L'article ne devra jamais dépasser un maximum de quatre à cinq cents lignes. » — *Cinq cents lignes* ! miséricorde ! un vrai roman ! Je m'explique alors ; tu en veux pour ton argent. Car enfin, tout journal qui se respecte paye aujourd'hui deux cents à deux cent cinquante francs une chronique de cent cinquante à deux cent cinquante lignes signée d'un nom en vedette. — Alors, où est la différence ? — Financier, va !

MAUFRIGNEUSE.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Le ciel est par dessus le toit
- Phe-bot
- Tipram
- Ernest-Mtl
- Kaviraf
- Raymonde Lanthier
- Cantons-de-l'Est
- Tylwyth Eldar
- Obelon
- ThomasBot
- Hsarrazin

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)